

Nachrichten

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Zeitschrift für schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte =
Revue suisse d'art et d'archéologie = Rivista svizzera d'arte e
d'archeologia = Journal of Swiss archeology and art history**

Band (Jahr): **17 (1957)**

Heft 1

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Nachrichten

Herausgegeben von der Gesellschaft für Schweizerische Kunstgeschichte

Zusammengestellt von Hugo Schneider

Abkürzungen:

- GR = Graubünden
J sol G = Jahrbuch für solothurnische Geschichte
Kdm = Kunstdenkmäler
NZZ = Neue Zürcher Zeitung
ZAK = Zeitschrift für schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte
ZDP = Zürcher Denkmalpflegekommission der Antiquarischen Gesellschaft

KANTON APPENZEL

HERISAU: *Kdm.* Da noch kein *Kdm*-Band von Appenzell A.-Rh. existiert, liefert uns A. Kläger eine Zusammenstellung über einige wesentliche Werke verschiedenster Handwerkszweige; Wohn- und Wehrbauten, öffentliche Gebäude, Glasgemälde, Bildnisse, Öfen, Glocken usw. – Appenzellische Jahrbücher 1955, S. 3 ff.

KANTON BERN

ST-URSANNE: *Collégiale* (Découverte de sculptures préromanes). Quelques pierres sculptées provenant des constructions antérieures à la Collégiale du XII^e siècle ont été encadrées au cours du XIX^e siècle dans les galeries du cloître et dans le portail de l'archidiaconé. Ces documents n'ont pratiquement pas attiré l'attention des archéologues et, en 1955, M. Chapatte pouvait à juste titre les publier comme une découverte. (Planche 16).

Dans le mur nord du cloître se trouve réemployé un tympan orné d'une croix à quatre branches inégales en queue d'aronde. La branche inférieure, plus longue que les autres, se termine par une courte hampe prismatique. Le centre et les quatre extrémités de la croix sont décorés d'un disque plat rainé d'un cercle concentrique.

La galerie orientale du cloître conserve un autre tympan en plein cintre pourvu d'une voussure torique.

La pierre, légèrement ellipsoïdale, comprend quatre bandes semi-circulaires ornées de bâtons brisés, de besants et de stries, entourant un motif central à caractère figuratif (deux têtes?). Cette œuvre relève plus de la glyptique que de la sculpture, l'ornementation étant très faiblement gravée dans le calcaire tendre. Peut-être sommes-nous là en présence de la première « mise au point » d'un tympan, ce qui expliquerait l'aspect inachevé de l'œuvre. Au portail de l'archidiaconé, à cinquante mètres à l'est de l'église, plusieurs fragments de sculpture sont entassés les uns sur les autres, sans aucun ordre. Selon la tradition, il s'agirait de pierres provenant de l'ancienne église paroissiale, détruite au XIX^e siècle. Deux pièces retiennent particulièrement l'attention: un chapiteau et une pierre triangulaire.

Le chapiteau, taillé dans un bloc de 26 cm de haut, 69 cm de long et 39 cm de large est visible sur trois faces. Sa face antérieure présente les caractères d'un chapiteau ionique. Mais l'échine demeure horizontale pour laisser un vide important entre les deux volutes. Ce vide est décoré d'une croix pattée insérée dans un médaillon et d'une série de V imbriqués. La seule face latérale visible, sobrement décorée d'un feuillage stylisé, reprend en gros la forme de la volute. La face postérieure est plate, ce qui permettrait de considérer le chapiteau comme ayant surmonté une colonne adossée.

Enfin une pierre triangulaire de 60 cm de côté décorée de motifs ornementaux (perles, V imbriqués, feuillages stylisés) vient compléter la série de ces documents.

M. Chapatte les date du VII^e siècle et les met en relation avec le *coenobium* mérovingien fondé au bord du Doubs vers 635. Si le milieu du VII^e siècle constitue en effet le *terminus a quo* des fragments ursiniens, il ne faut pas perdre de vue que le XI^e, voire le XII^e siècle pourrait servir de *terminus ad quem* à la croix pattée de la galerie nord du cloître.

L'histoire du monastère permet d'assigner aux documents découverts par M. Chapatte une date légèrement

postérieure à celle qu'il a proposée. A la fin du VI^e siècle l'ermite *Ursicinus*, disciple de St-Colomban, vint s'établir sur les bords du Doubs, en laissant une réputation de sainteté. Wandrille, un pèlerin solitaire, découvrit vers 635 le tombeau du saint et fonda auprès des vénérables reliques une petite communauté monastique. Nous n'avons conservé aucune trace de cet établissement religieux qui devait être de caractère érémitique. Tout au plus pouvons-nous supposer que l'église du *coenobium* devait se trouver au nord du cloître, sur l'emplacement de l'ancienne église paroissiale, détruite au siècle dernier.

Après quelques années, saint Wandrille abandonna sa retraite pour s'installer par la suite à Fontenelle sur la Seine inférieure. Ses disciples s'organisèrent en abbaye soumise à la règle bénédictine. Selon une notice du *Polyptique de St-Germain-des-Prés* et une remarque insérée dans l'*Évangélaire de St-Ursanne*, le monastère était au IX^e siècle à la tête de biens importants qui lui fournissaient d'appréciables revenus. Tout porte à croire qu'à la fin du VIII^e ou au IX^e siècle l'abbaye fut reconstruite non sans faste. Les fragments publiés par M. Chapatte paraissent appartenir à cet édifice plutôt qu'à la colonie érémitique fondée par saint Wandrille. – Lit.: M. Chapatte, *St-Ursanne au bord du Doubs*, Genève 1955. – Cl. Lapaire.

KANTON GENÈVE

GENÈVE: *Enceinte du moyen âge*. Le tracé de l'enceinte établie à la fin du XII^e siècle en dessous du château des comtes de Genève, entre la rue R.-L.-Piachaud (autrefois rue de Manège) et la porte de Saint-Léger, n'a jamais été établi d'une manière exacte. En établissant une canalisation dans la rue Piachaud on a traversé ce mur de fortification qui se poursuit en ligne droite dans le prolongement de la face orientale de la terrasse du n° 14, rue de l'Hôtel-de-Ville. Il devait à partir de ce point s'incurver pour aboutir à la porte de Saint-Léger, surmontée d'une tour. Ce débris de muraille mesurait 90 cm à 1 m de largeur. Une poterne dans l'axe de la rue Piachaud permettait de se rendre au couvent des Dominicains en suivant le chemin sous les crêts de Treille. Cette enceinte a été complétée au XIV^e siècle en même temps que tout le front oriental de la ville. – Genova, nouvelle série III, p. 128.

KANTON GRAUBÜNDEN

CAZIS: *Kapelle St.Wendelin* (vgl. Kdm GR III, S. 188ff.). Ihre Apsis, die schon Rahn (Schweiz. Kunstgeschichte 1876, S. 196, Fig. 60) erwähnt und abbildet und zu den Bauten des 12. Jahrhunderts einreicht, wurde vielfach verändert und war in üblem Zu-

stand. 1956 konnte sie mit Bundeshilfe restauriert werden. Der in der Federzeichnung von Rahn noch sichtbare Osteingang mitten im Apsisscheitel war dort einmal ausgebrochen und später wieder notdürftig zugemauert worden; jetzt ist die Öffnung richtig vermauert, und die Blendarkaden sind ergänzt. Sodann erwies sich beim Abhacken des Putzes das kleine Viereckfenster gegen Süden als später ausgebrochen, und im zweiten Lisenefeld gegen Südosten war das ursprüngliche, kleine Rundbogenfensterchen noch vorhanden. Seine scheinbar willkürliche Stellung gegen S-SO ohne architektonische Bindung lässt die Strahlen der aufgehenden Sonne auf den Altar fallen, wie man es von den frühmittelalterlichen Krypten von Disentis, Sankt Luzi in Chur (Emeritenkrypta) u.a. kennt. An der inneren Leibung dieses einzigen Apsis-Fensters fand sich über einer älteren, romanischen Bemalung das Bild der Hl. Lucia, in ihrer Rechten auf einer flachen Schale zwei Augen tragend. Die Darstellung der Vermittlerin geistiger Erleuchtung und Beschützerin des Augenlichtes ist an dieser lichtüberströmten Stelle besonders sinnvoll. Die wohl dem 15. Jahrhundert zuzuschreibende Malerei wurde restauriert, während die nur noch spärlichen Reste der Apsisbemalung nicht mehr gerettet werden konnten. Spuren von Gewandfalten deuten aber darauf hin, dass die Apsis bildliche Darstellungen, wie etwa in Clugin die Reihe der Apostel mit der Majestas in der Halbkuppel aufgewiesen haben mag. Zur Restaurierung der Kapelle selber fehlen leider die Mittel. – W. Sulser.

FILISUR: *Evang. Pfarrkirche* (vgl. Kdm GR II, S. 393). Anlässlich der durch Architekt Theo Hartmann 1956 durchgeführten Innenrestaurierung wurden im vordersten Joch des Schiffes Malereien freigelegt und, soweit der Zustand es erlaubte, durch B. Engler restauriert. Im Chor und Schiff waren die Tuffrippen wie üblich verputzt und grau bemalt mit hellen Fugenlinien. Figürliche Malereien sind im Chor keine vorhanden. Im Scheitel des südöstlichen Schildbogens erschien die Jahrzahl 1489 (= Baudatum, Konsekration erst 1495). Malerei: Am Chorbogen oben links Verkündigungengel mit Spruchband in gotischer Schrift: «...gratia plena dñs tecum benedicta...» Oben rechts Maria, darüber Gottvater, das Christkind gegen die Maria herabreichend. – Unten links Taufe Christi am Jordan mit Spruchband in Unzialen: «ECCE AGNUS DEI ECCE QUI TOLLIT PECCATA MUNDI». – Unten rechts Christus in der Rast, sitzend, links und rechts je ein Engel, im Hintergrund das Kreuz. – Schiffswand: Oben links Wappen mit Steinbock (Gotteshausbund), darunter Hl. Sebastian und Hl. Barbara. – Oben rechts vom Wappen

Ölbergsszene (nur fragmentarisch). – Schiff Nordostwand: Jüngstes Gericht, unten Teufel mit Fledermausflügeln und Höllenrachen, rechts darüber Engel mit Schwert, ganz oben Figur mit Bischofsstab, im Hintergrund Stadt Gottes (sehr schlecht erhalten). – Sowohl thematisch als auch stilistisch und maltechnisch weisen die Malereien direkt nach Lavin (Verkündigung mit Gottvater und dem ein Kreuzlein tragenden Christkind, schuppenartiger Wolkenkranz daselbst, dunkelblauer Hintergrund grauschwarz untermalt, darüber kräftiges Blau usw.). – Hier wie dort darf die Zeit um 1500 für die Vollendung der Malerei angenommen werden, wenn schon diejenige von Lavin qualitativ noch besser ist. – W. Sulser.

das Innere reich mit Malerei ausgeschmückt. Ihr Zustand war aber derart fragmentarisch, dass eine Restaurierung unmöglich gewesen wäre. Mit Rücksicht auf ihren hohen ikonographischen Wert – Poeschel datiert sie spätestens um 1300 – wurde von der umfangreichen Malerei der Nordwand wenigstens ein noch ordentlich erhaltener Engel in Orantenstellung samt den beidseitigen Begleitpersonen restauriert. Auch der Triumphbogen war bemalt und zeigte u. a. Quaderbemalung an den Chorbogenkanten. – W. Sulser.

JENAZ: *Evang. Pfarrkirche* (vgl. Kdm GR II, S. 95). Die 1956 durchgeführte Restaurierung bot dem leitenden Architekten Arnold Thut Gelegenheit, die

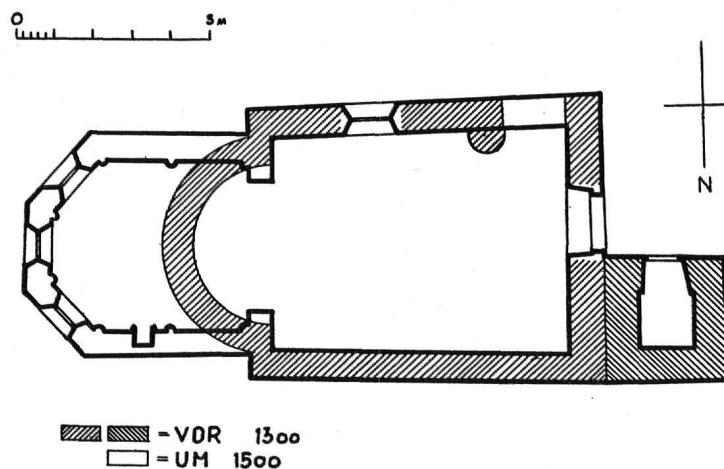


Abb. 1

Evangelische Kirche Flerden

FLERDEN: *Evang. Kirche* (vgl. Kdm GR III, S. 200ff.). Die 1956 unter Leitung des Architekten Theo Hartmann durchgeführte Restaurierung brachte folgende baugeschichtliche Erkenntnisse: Die Annahme Poeschels, das heutige Schiff sowie der Turm gehören zur 1466 erwähnten St. Leonhardskapelle – also der Vorgängerin der heutigen Pfarrkirche – hat sich bestätigt. Gefunden wurden die dazugehörige halbrunde Apsis, die Ansätze des ursprünglichen Rundbogens in der Chorwand sowie ein wohl anlässlich des spätgotischen Umbaus zugemauertes Süd- und aufgebaut wurde. (Abb. 1.)

Wie alle in jüngster Zeit erforschten Kleinkirchen aus romanischer Zeit dieses Typs, war auch in Flerden

Fundamente sowie Teile des Schiffmauerwerkes der im 12. Jahrhundert im Necrologium Curiense erwähnten St. Peterskirche zu identifizieren. Ihr Schiff war ca. 9,5 m i. L. lang und ca. 6 m i. L. breit. Der Chor ca. 4,5 m lang und ca. 3,5 m breit. Sein rechteckiger Grundriss weicht von der in romanischen Kirchen und Kapellen Bündens weit verbreiteten Form des Halbrundes ab. Die Chorfundamente sind mit 1,6–1,7 m so mächtig, dass sie recht wohl die Last eines Chorturmes hätten aufnehmen können. Allerdings hätte dann die Kirche zwei Türme nahe beisammen aufgewiesen, wie Lohn (Kdm GR II, S. 208–11) heute noch, sofern man nicht annehmen will, dass der Glockenturm nachträglich aufgeführt wurde, worauf allerdings keine Baufugen hinweisen. (Abb. 2.)

Thut hat in der zur romanischen Kirche gehörenden, nur 5 m hohen Südmauer ein schmales Fenster (mit Spitzbogen?) und in der Westwand den aus Tuffquadern gemauerten südlichen Anschlag des Westein-

ganges samt Ansatz des Rundbogens ermittelt. Auch die Nordwestecke weist Tuffquaderwerk auf. – W. Sulser.

KÄSTRIS – CASTRISCH: *Evang. Pfarrkirche* (vgl. Kdm GR IV, S. 66ff.). Die Restaurierung wurde 1956 mit Bundeshilfe durchgeführt und bot Gelegenheit, einige baugeschichtliche Untersuchungen vorzu-

der Turm nicht im Verband mit der beschriebenen Kirche steht, deren Nordwand an den hier mit Fugens- strich verputzten Turm roh beigemauert ist. Er muss also – vielleicht nur kurze Zeit – vor dieser Kirche ge- baut worden sein.

Nun erschien aber innerhalb dieser romanischen An- lage der Grundriss einer älteren, wenig kleineren Kirche – der ersten an dieser Baustelle. Ihr Schiff mass nur

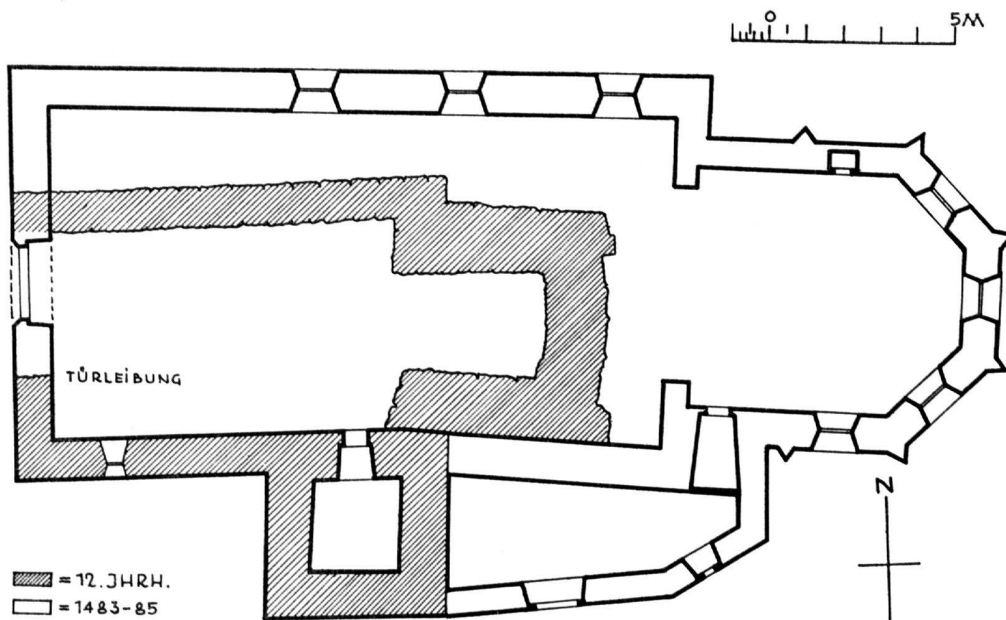


Abb. 2

Evangelische Kirche Jenaz

nehmen, für welche die Kirchgemeinde verständnis- voll Zeit und Mittel zur Verfügung stellte. Die Ver- mutung Poeschels (Kdm GR IV, S. 66ff.), dass aus- ser dem Turm (in seinem unteren Teil) auch östliche Partien des Schiffes der Kirche des 12. Jahrhunderts angehören, wurde bestätigt. Von dieser, der «vorletz- ten» Kirche, konnten durch Grabung die halbrunde Apsis sowie die Westwand des Schiffes freigelegt und damit deren Form im Grundriss lückenlos ermittelt werden. Dazu gehören ausser dem Chorbogen auch die fensterlose Nord- und die Süd- wand mit den noch nachweisbaren kleinen Rundfenstern und einem Sei- teneingang. Das Schiff war ca. 5,7 m i. L. breit, ca. 10,5 m i. L. lang und ca. 80 cm niedriger als heute. Putzbrocken mit Freskenresten mit späterer Über- malung, gefunden im Chor, lassen vermuten, dass die Apsis bemalt war; auch an den vermauerten Öffnun- gen der Schiffsüd- wand sind Reste von Malereien der zweiten Schicht noch vorhanden. Auffallend ist, dass

4,7 auf ca. 9,5 m, ihre hufeisenförmige Apsis hatte einen Durchmesser von 3,15 m und war 2,5 m tief, also ca. 92 cm überhöht. Den Chorabschluss bildete – wie in den Burgkirchen von Crap S. Parcazi und Castel Mesocco – in kaum 1 m Abstand vom Chorbogen eine Nordsüd- mauer mit einem Durchgang zum Schiff in der Mitte. Wie dort, so ist auch hier diese Mauer nicht im Verband mit den Schiff- wänden. – Nördlich dieser Kirche fanden sich durch Gräber arg durch- schnittene Mauerzüge vermutlich eines Nordannexes wie in S. Parcazi, Zillis u. a. Auch im Süden sind Ansätze von Mauerzügen erschienen, die unterhalb der romanischen Fundamente liegen. Im Innern der Kirche fand sich Korn, und über einem späteren Grabe lag ein Mühlstein. – Dass es sich hier um die erste im Reichs- urbar von 825–831 erwähnte Kirche mit dem Titel S. Georg handelt, steht ausser Zweifel, und da im Tello- testament von 765 ein «pradum in Castrices» ge- nannt wird, ist die Annahme berechtigt, der ergrabene

Grundriss gehöre der Kirche von Kästris des 8. Jahrhunderts an. (Abb. 3.)

Über die Zweckbestimmung des Nordannexes werden noch vergleichende Studien notwendig sein, um so mehr, als neuerdings sowohl zu St. Stephan in Chur (hier mit grossen Mengen verbrannten, verschiedenartigen Getreides) als auch in Schiers (wo Hans Erb eine frühmittelalterliche Saalkirche mit nicht eingezogener Apsis ausgegraben hat, vgl. Schiers) schmale

in der Kirche von Lavin». – Kaum war die Restaurierung abgeschlossen, kamen in Filisur Malereien von gleicher Hand oder doch gleicher Schule zum Vorschein, so dass vieles, was Poeschel über Stil und Herkunft über Lavin schreibt, auch für Filisur Geltung hat (vgl. unter Filisur).

SCHIERS: *Mittelalterliche Saalkirche*. Schon seit einiger Zeit hatte Hans Erb im Gebiete des Pfrund-

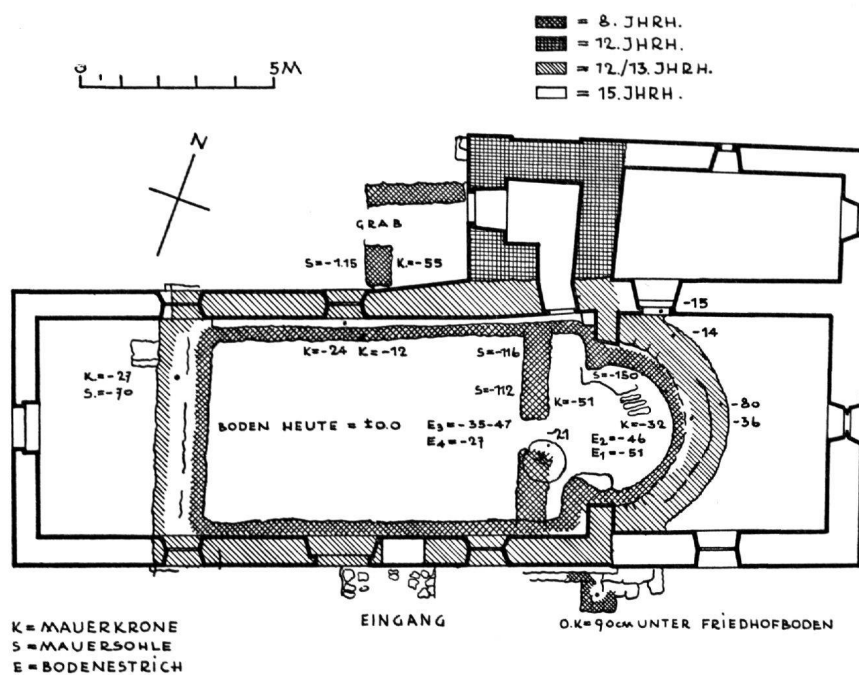


Abb. 3

Evangelische Kirche Castrisch

und lange Nordannexe festgestellt wurden. Handelt es sich um Tauräume, wie Poeschel für Zillis und S. Parcazi annimmt, oder um Kornspeicher für die Abgaben an die Kirchen, wie Bischof Caminada vermutet, gestützt auf derartige Bräuche, z. B. in Truns und Obersaxen? Auch in der sog. alten Sakristei neben der Krypta des Churer Domes waren vor deren Umbau zur Domschatzkammer noch zwei mächtige Korntröge vorhanden. – Erwähnt seien noch im Chorschutt gefundene gotische Kalkstuckprofile des ehemaligen Sakramentshäuschens. – W. Sulser.

LAVIN: *Pfarrkirche* (vgl. Kdm GR III, S. 514 und ZAK XV, 1954/55, S. 256). Über die mit Bundeshilfe 1955/56 durch F. X. Sauter freigelegten und restaurierten Malereien im Chor und am Triumphbogen berichtet Erwin Poeschel in der NZZ, Nr. 2091 vom 9. August 1955, unter dem Titel «Ein Gemäldezyklus

gartens Gräber mit und ohne Steinfassung in grösserer Zahl festgestellt. Beim Einbau eines Öltanks traten 1956 die Fundamente einer kleinen, gegen Osten gerichteten Kirche ans Licht, deren annähernd quadratisches Schiff sich gegen die abschliessende Apsis hin etwas verbreitert. Diese letztere ist leicht gestelzt (gestreckt) und weist im Verhältnis zum Schiff keinen Einsprung auf, sondern wächst unmittelbar aus den Wänden des Langhauses hervor. Sie stellt also einen verhältnismässig seltenen Typus dar, der schon früh vorkommt, auch in dem karolingischen St. Galler Klosterplan – bei der Doppelkapelle östlich des Münsters – erscheint, aber zeitlich nicht schärfer abzugrenzen ist. Starke Vorlagen trennen das Schiff von der Apsis, in der die Fundamente eines annähernd quadratischen Altars von 80 cm Seitenlänge noch erhalten sind. Er stand frei im Raum, etwa 1 m von der Wand abgerückt, und man wird also anzunehmen haben,

dass der Priester hier nach dem frühchristlichen Brauch mit dem Blick zur Gemeinde hin zelebrierte. An der Nordseite des Schiffes, doch dieses nicht in seiner ganzen Länge begleitend, schliesst sich ein schmaler Annex an, der von der Kirche her keinen Zugang hatte, sondern nur von aussen betreten werden konnte. An der Westfront des Schiffes ist eine geräumige Vorhalle angeordnet, die, um die Ecke der Kirche herumgreifend, den Anschluss an jenen nördlichen Anbau findet. Die Fundamentierung ist bei diesem Atrium wesentlich schwächer, auch nachlässiger in der Schichtung, als bei der Kirche selbst, was seinen Grund darin haben könnte, dass es nur aus einer Holzkonstruktion bestand, die sich über einem gemauerten Sockel erhob.

Interessant war auch der Fund eines Grabes, das vor

riss kreisrunde und im Querschnitt birnenförmige Ofen zum Brennen des Gesteins, der, nachdem er seinen Dienst getan, noch zum Löschen und Einsumpfen des zuvor gewonnenen Kalks gebraucht wurde. Es scheint, dass der Viereckbau der ältere ist, und dass wir hier der Frühzeit des Christentums in Rätien nahe sind. – E. Poeschel, NZZ, 4. Januar 1957.

STULS-STUGL: *Evang. Kirche* (vgl. Kdm GR II, S. 390ff., und ZAK XV, 1956, S. 249). Die mit Bundeshilfe 1956 unter Leitung des Architekten W. Gattiker, Richterswil/Zürich, durchgeführte Restaurierung brachte vor allem die Freilegung reicher Malerei im Schiff. Erwin Poeschel schreibt darüber in einem erweiterten Separatabdruck aus der NZZ,

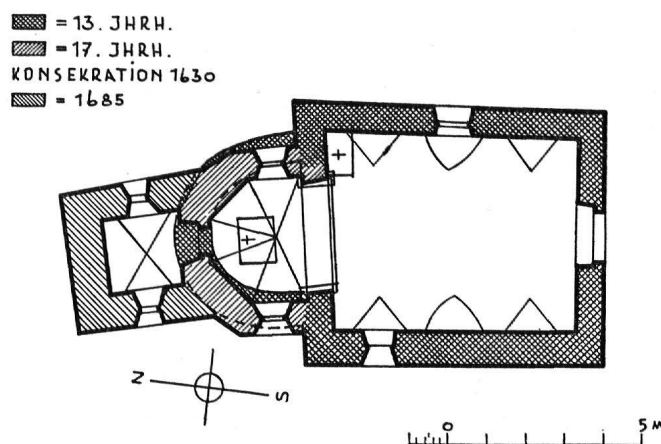


Abb. 4

Kapelle Zafreila

der Westfront der Kirche, und zwar annähernd in deren Mittelachse lag. Die Steinfassung war nicht ausserordentlich, aber über ihm war eine runde Feuerstätte in Trockenmauerwerk errichtet worden, so dass die Gesamtform des Grundrisses die Umrisse eines Schlüsseloches zeigt. In diesem Rund fand man reichliche Mengen verkohlten Holzes, aber keine Spuren verbrannter Gebeine. Die Beigabe von Holzkohle dürfte als Abwehrzauber zu verstehen sein.

Weiter südwärts brachten erneute Schürfungen die Fundamente eines zweiten Baues zutage, eines völlig ungliederten Mauerrechteckes, das gleichfalls in Westostrichtung verläuft und von der Apsidenanlage nur wenig abgedreht ist. Es handelt sich mit grösster Wahrscheinlichkeit ebenfalls um einen Sakralbau. Leider konnte das Vorhandensein eines Altars nicht festgestellt werden, hingegen entdeckte man die Grube für Kalkbereitung. Zuerst entstand wohl der im Grund-

Nr. 2245, 1956. Die neuerliche Überprüfung ergab, dass der Künstler eindeutig unter dem Einfluss Giotto's stand. Mit aller Vorsicht wird man sagen dürfen, dass die Fresken in der zweiten Hälfte des 14. Jahrhunderts beheimatet sind, etwa wie der Zyklus in der Kirche Madonna dei Ghirli zu Campione. In ikonographischer Hinsicht steht das Abendmahlsbild der Fassung des gleichen Themas in der Pfarrkirche von Brione (Verzasca) überraschend nah.

ZAFREILA: *St. Bartholomäus* (vgl. Kdm GR IV, S. 241ff.). Im Auftrage der Zervreila AG. wurde dieses Kirchlein vermessen und aufgenommen, ehe es im Stausee versinken wird (Pläne, Photos und Farbpausen der Malerei werden im Rhätischen Museum Chur niedergelegt). Es bot sich dabei Gelegenheit zu folgenden Feststellungen über die Baugeschichte: Die Annahme Poeschels, der Bau stamme aus der ersten Hälfte des

17. Jahrhunderts, wurde bestätigt und präzisiert durch die im Sepulcrum des Choraltars gefundene Weiherkunde des Bischofs Josephus Mohr (1627–1637), der am 26. Juni 1630 «sacellum et altare hoc in Zaverail ad honorem S. Bartholomei...» konsekriert hat. Es zeigte sich aber, dass dieser heute noch stehende Bau die dritte Form des Kirchleins darstellt. Das erste war ein Saalkirchlein von ca. 5 auf 6,3 m i. L. und nur ca. 3 m Höhe und mit eingezogener Halbrundapsis. Zu ihm gehört der untere Teil des Altarstipes samt anschließendem Mörtelboden. Damit ist nachgewiesen, dass die Walser gleichzeitig mit ihrer Siedlung, d. h. etwa Ende des 13. Jahrhunderts, schon ein Gotteshaus bauten. Ein Um- und Erweiterungsbau mit Erhöhung des Altares und des Fussbodens wurde nach 1600 vorgenommen und die Apsis durch einen dreiseitig geschlossenen, eingezogenen Chor ersetzt. Noch später, d. h. 1685, wurde der Turm mit Sakristei in seinem Inneren ohne Verband angebaut. Ausser den bekannten, später übermalten Apostelbildern konnten an der Nordwand des Schiffes Reste eines zum romanischen Bestand gehörenden St. Martinsbildes freigelegt werden (Hl. Martin zu Pferd mit Bettler) und vom barocken Bestand über dem rechten Seitenaltar unten eine Verkündigung, darüber Hl. Anna selbdritt. (Abb. 4.)
W. Sulser.

KANTON SCHAFFHAUSEN

SCHAFFHAUSEN: *Johann Jakob Beck, Kunstmaler und Zeichnungslehrer, 1786–1868.* Neben Titelbildern zu verschiedenen Publikationen sind aber vor allem die Zeichnungen von alten, dem Abbruch geweihten Gebäuden aus Schaffhausen äusserst wertvoll geworden. Vgl. hierzu die Arbeit von R. Beck in «Schaffhauser Biographien des 18. und 19. Jahrhunderts, I. Teil», Schaffhausen 1956, S. 205 ff.

– *Hans Jakob Läubli, Goldschmied, 1664–1730.* Über sein Leben, sein Werk und über die aus seiner Hand stammenden, noch erhaltenen Arbeiten vgl. den Aufsatz von Dora Fanny Rittmeyer in «Schaffhauser Biographien des 18. und 19. Jahrhunderts, I. Teil», Schaffhausen 1956, S. 11 ff.

– *Johann Georg Ott, Bataillenmaler, 1781–1808.* Der ursprünglich für den kaufmännischen Beruf bestimmte, weitgereiste, leider viel zu früh verstorbene Pfarrerssohn erhielt seine künstlerische Grundausbildung vor allem durch den Zürcher Schlachtenmaler Konrad Gessner, den Landschaftsmaler Heinrich Wüest und den Kupferstecher Heinrich Meyer. Über sein Lebensbild und sein Wirken vgl. die Arbeit von Albert Merckling in «Schaffhauser Biographien des 18. und 19. Jahrhunderts, I. Teil», Schaffhausen 1956, S. 177 ff.

– *Johann Ulrich Schnetzler, Maler und Stukkateur, 1704–1763.* Neben einer ganzen Reihe von Bildnissen bedeutender Schaffhauser Bürger sind vor allem auch noch verschiedene treffliche Stuckdecken aus seiner Hand erhalten. Über sein Leben, sein Werk und seine heute noch bestehenden Arbeiten vgl. die Abhandlung von Reinhard Frauenfelder in «Schaffhauser Biographien des 18. und 19. Jahrhunderts, I. Teil», Schaffhausen 1956, S. 47 ff.

– *Alexander Trippel, Bildhauer, 1744–1793.* Über sein Werk vgl. die Arbeit von G. Keller-Ammann in «Schaffhauser Biographien des 18. und 19. Jahrhunderts, I. Teil», Schaffhausen 1956, S. 83 ff.

STEIN AM RHEIN: *Kloster St. Georgen, 1945* war dieser wertvolle Gebäudekomplex von der Gottfried-Keller-Stiftung übernommen worden. Sofort musste mit der Planung der Restauration begonnen werden. 1948 bereits war ein kleiner Ausschnitt aus dem Gesamtprojekt verwirklicht, vor allem Arbeiten im Innern der Prälatur und die Umgestaltung der Gartenanlage vor der Ostfassade der Klausurgebäude. 1950 und 1951 folgten Instandstellungsarbeiten an Bauten, die den zweiten Hof flankieren: Bindhaus und «Bauamtschopf». Die Jahre 1952–1955 wurden an die Restaurierung des Kreuzganges als des architektonischen Herzstückes der Klosteranlage verwendet. Zur Zeit, als das ehemalige Kloster aufhörte, Sitz der Zürcher Amtsleute in Stein zu sein, bot der Kreuzgang ein uneinheitliches Bild dar: der offenbar älteste Teil, der Ostflügel, wies eine Balkendecke auf, ebenso der zeitlich zunächst folgende Nordflügel und der Westflügel, der ursprünglich überwölbt gewesen war; die abgeschroteten Rippenkonsolen und Schildbögen des 1772 abgebrochenen Gewölbes sind in Resten noch erhalten. Der Südflügel, der – wie vermutlich auch der Westflügel – unter Abt David von Winkelsheim im früheren 16. Jahrhundert erbaut worden war, besass noch seine ursprünglichen Rippengewölbe; auch die kleinen Ziergewölbe in der Südwest- und der Nordwestecke des Kreuzganges waren erhalten geblieben. In den letzten anderthalb Jahrhunderten waren keine Veränderungen von Belang mehr vorgekommen. Lediglich die Altersschäden hatten ein beträchtliches Mass angenommen. Es stellten sich demgemäss bei der Restauration folgende Aufgaben: 1. Sicherung des baulichen Gefüges, unter möglichst weitgehender Schonung des ursprünglichen Bestandes. 2. Ausführung der notwendigen Ergänzungen, soweit immer möglich entsprechend dem ursprünglichen Zustand oder, wo dieser im einzelnen nicht mehr feststellbar war, gemäss der handwerklichen Übung der Bauzeit. 3. Rücksicht auf die Betriebssicherheit des «Klostermuseums». Neben der

Stiftungskommission amte vor allem Architekt Wolfgang Müller, Schaffhausen. (Tafel 15.)

Eine Überprüfung der statischen Verhältnisse ergab folgendes Bild: Die Aussenwände auf der Nord- und Ostseite des Kreuzganges sind – wie alle vier Rückwände – statisch in einwandfreiem Zustand, obwohl die Fundamente sehr wenig tief und nur in der Nordhälfte des Kreuzganges bis zum gewachsenen Boden reichen. Bemerkenswert ist, dass die Fundamentsohle der nördlichen Rückwand, die der südlichen Aussenmauer der romanischen Kirche entspricht, auf der Höhe des spätgotischen Kreuzganges liegt. Der Kreuzgang der romanischen Klosteranlage scheint mithin beträchtlich höher gelegen zu haben, wofür auch die Türschwellen in der Aussenmauer der südlichen Chorkapelle (+ 1,4 m) und ungefähr in der Mitte der Seitenschiffmauer (+ 1,9 m) sprechen. Die Ost- und die Nordseite weisen keine Gewölbeansätze noch äussere Verstrebungen auf, die auf Wölbungsabsichten hindeuten.

Wesentlich ungünstiger liegen die Dinge beim Süd- und beim Westflügel. Die Front des Westflügels erweist sich schon auf Bodenhöhe als leicht ausgebaucht. Die drei völlig ungenügend untermauerten und teilweise lediglich vorgemauerten Strebe Pfeiler hatten nicht genügt, den Deckenschub aufzunehmen. Von der Rekonstruktion des Gewölbes, dessen Rippensystem nicht mehr sicher erkannt werden kann, wurde selbstverständlich abgesehen. Auch die Aussenmauer des Südflügels ist in beträchtlichem Masse hofwärts gewichen; das Gewölbe hatte sich aus dem Verband mit der Rückwand gelöst. Der Grund lag nicht in der Dachlast, sondern im Loslösen der Sparren von der Traufpfette. Zum Schutze unterfing man die ganze Aussenmauer mit einem bis zum gewachsenen Boden reichenden, armierten Betonfundament. Die Strebe Pfeiler wurden, wie auch am Westflügel, neu aufgeführt und kunstgerecht in die Fassade eingebunden. Da die Lage eines Werkstückes für dessen Erhaltungszustand von entscheidender Bedeutung ist, wurde auch diese Sparte bei der Überarbeitung berücksichtigt. Je nach der Angriffsmöglichkeit durch Wind oder Regen und Schnee wurden daher die Flächen nach dem Spitzzen leicht oder deckend «geflächt», mit schmalen oder breitem Meissel scharriert oder «gestelzt». Weit fortgeschrittene Verwitterung zwang auch zur Auswechslung sämtlicher Fensterbänke der Ostseite und jener der Kapitelsaalfenster. Das Dachgesims der Westseite wurde an Hand eines als Spolie vermauerten echten Profilstückes rekonstruiert.

Ganz besonders schwierig war der Ersatz trümmerhafter oder verschwundener Werkstücke: Masswerke, profilierte Geläufe und schliesslich die Rekonstruktion ganzer deformierter Rippensysteme der Gewölbe über

den westlichen Eckfeldern. An Stelle der immer wieder treibenden Eisenklammern und Dübel oder der schwindenden und deshalb ihre Wirkung verlierenden Eichenkeile verwendete man Bronze.

Aber auch der Bodenbelag war erneuerungsbedürftig. Im Ost- und Nordflügel wurden dabei wiederum Sandsteinplatten verwendet, die in Sand über einer 15–20 cm starken Steinbettung verlegt waren, um sie dem Angriff der Bodenfeuchtigkeit zu entziehen. Für den Süd- und Westflügel ergab sich die Möglichkeit, den Boden mit Tonplatten aus Chor und Querschiff des Münsters zu Allerheiligen in Schaffhausen zu belegen.

Da das Mauerwerk der Rückwände in gutem Zustand sich befand, konnte man sich im grossen und ganzen darauf beschränken, den Verputz dort, wo er sich in grossen Flächen von der Mauer gelöst hatte, zu erneuern, wobei man es sich besonders angelegen sein liess, dem alten Verputz in Korn und Ton möglichst nahe zu kommen. Weiter wurde nur in zwei Punkten gegangen: in der Südostecke wurden ein aus dem 17. Jahrhundert stammendes, mastabloses Fenster und eine von Prof. Vetter damit zusammenkomponierte spätgotische Türe aus Bern durch eine neue schlichte Türe mit sandsteinernem Gewände ersetzt. An der nördlichen Rückwand wurde der Verputz zwischen Kirchtüre und Epitaphien vollständig entfernt, um die baugeschichtlichen Verhältnisse abzuklären, und hernach erneuert; dabei kamen 1,9 m über dem Kreuzgangboden die Reste eines romanischen rundbogigen Türgewändes aus Tuffstein zum Vorschein, ferner noch über dem Dachboden romanisches Mauerwerk mit «Fugenstrich», darin eingesprengt ein von der Kirche her vermauertes Fenster mit Kreuzstock. Die Türöffnung wurde im Verputz markiert. Nur im Südflügel entdeckte man an verschiedenen Stellen Inschriften, auch Jahreszahlen, und einfache bildliche Darstellungen in Röteltechnik. Dazu gelang es, die alte Polychromierung des Gewölbes dieses Flügels festzustellen: gelbblau-rote Fassung der Rippenkreuzungen, purpurne Färbung der Rippenschnitte, in den Ecken der Gewölbekappen pflanzliches Ornament, ähnlich demjenigen an den Erkerwölbten in der Prälatur, ein Hinweis auf die Entstehung um 1515. Auf der Westseite des Schwibbogens bei der Südostecke des Kreuzganges wurde eine leider nur bruchstückhaft erhaltene, qualitativ aber sehr bemerkenswerte Darstellung des von zwei Engeln getragenen Schweisstuches der Hl. Veronika aus der gleichen Zeit freigelegt und konserviert. Diese Arbeiten besorgte F. X. Sauter in Rorschach.

Bei der Vorbereitung des Steinbettes für den Bodenbelag wurde bei der Südwestecke dicht unter dem Bo-

den das Deckengewölbe des «Backhaus»-Kellers freigelegt, unmittelbar davor eine alte Entwässerungsleitung aus Tonplatten und vor der Rückwand ein älterer viereckiger Schacht mit dem Rest eines alten Kalkmörtelestrichs. Dann kamen Fundament und unterste Steinlagen eines im Mittel etwa 85 cm starken, zusammenhängenden, ostwärts streichenden Mauerzugs zum Vorschein, westwärts ca. 20 cm innerhalb der Fassade, am andern Ende ca. 70 cm; etwa 1,8 m von der Rückwand des Ostflügels scheinen sich eine Ecke und der Anfang eines nordwärts verlaufenden Mauerzuges ähnlicher Beschaffenheit zu befinden. Es handelt sich zweifelsohne um die Überreste eines älteren Kreuzganges. Längs der südlichen Rückwand wurden unregelmässige Vormauerungen mit Fundamentsohle auf -1,59 m und Maueransatz auf -0,16 m beobachtet, deren Verhältnis zum obigen Mauerzug noch nicht geklärt ist.

Auch im Westflügel wurde auf eine Länge von 6,2 m ein der Fassade des älteren Kreuzganges entsprechender Mauerzug gefunden; in der Mittelpartie ruht die bestehende Fassade teilweise auf diesem Mauerwerk. Weiter nordwärts muss dieses weggeräumt worden sein; an Hand eines geschnittenen Frauengrabes zeigte es sich, dass schon vor der bestehenden Kreuzgangfassade hier Gräber lagen. Längs der Rückwand wurde zudem ein auf dem stark ansteigenden gewachsenen Boden liegendes Mauermassiv von 1,5 × 2,5 m Querschnitt teilweise freigelegt, das nordwärts offensichtlich bei der Anlage des spätgotischen Kreuzganges fortschreitend abgetragen wurde, so dass es sich nahe der Nordwestecke des Kreuzganges verliert.

Die während der Restaurierungsarbeiten aufgefundenen beweglichen Überreste früherer Bauten sowie die ausgewechselten Werkstücke und weitere Funde aus dem gotischen Kreuzgang – vor allem Fenstermasswerke, Schlußsteine und weitere Gewölbeteile – werden in einer baugeschichtlichen Sammlung vereinigt, für die ein noch herzurichtender Raum zur Verfügung steht. – H. Holderegger im Bericht der Gottfried-Keller-Stiftung 1954 und 1955, S. 77 ff.

KANTON SOLOTHURN

BALSTHAL: *Alte Kirche.* Die Restaurierungsarbeiten, welche zum Teil von der eidgenössischen Kommission für Erhaltung historischer Kdm finanziert werden, gehen weiter. Dem vorläufigen Untersuchungsbericht von G. Loertscher entnehmen wir folgendes: Der Chor weist auf der Ostseite einen schon früher sichtbaren horizontalen Absatz auf, der sich deutlich als Baufrage erkennen lässt. Der untere wie der obere Teil des Mauerwerks zeigen Brandspuren. Das Ost-

fenster ist später um 15 cm nach Süden verschoben und seine Bank hinaufgesetzt worden. Die Sakristei ist durch eine senkrechte Fuge deutlich als späterer Anbau gekennzeichnet, was schon der niedrige Sockel vermuten liess. Der waagrechte Absatz am Chorscheitel, welcher an der Südostecke abgetreppert ist, kann an der Südseite nicht deutlich festgestellt werden. Wahrscheinlich wurde nur die Ostseite von einem älteren Bau übernommen. Eine senkrechte Fuge unter dem Fenster markiert die vermauerte Tür zur abgebrochenen Sakristei zwischen Turm und Chor. Auf der Südseite kann nichts von einer Baufrage, weder waagrecht noch senkrecht, wahrgenommen werden. Das Schiff scheint folglich in einem Zug 1541 erstellt worden zu sein. Die stichbogige Öffnung östlich des Südportals, die im Innern teilweise ausgebrochen ist, konnte nach aussen nachgewiesen werden. Die ehemalige Tür befand sich also zwischen den Fenstern. Die heutige unter dem Mittelfenster stammt nach Sturz und Profilen aus der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts. Nächst dem Turm über dem Sockel ist ein Kalksteinkranz mit ovalem Medaillon in die Mauer eingelassen. Zwischen dem mittleren und dem westlichen Fenster waren bis jetzt die Spuren einer Sonnenuhr zu erkennen. Beim Abschlagen des Verputzes kam ein älteres Zifferblatt zum Vorschein, das einmal erweitert und später, bei Einführung der neuen Zeitrechnung, korrigiert wurde. – Auch die Giebelmauer der Westseite gehört zum Bau des 16. Jahrhunderts, und die Jahrzahl 1761 deutet nur die Ersetzung eines älteren Portals an. Der Rundbogen über dem Sturz kann nicht als ehemalige Öffnung, sondern als Entlastungsbogen gedient haben. Das erneuerte Portal war breiter geplant, weshalb der Sims auf der Seite abgeschrotet wurde. Die St.-Anna-Kapelle wurde 1761 angebaut und ist im Mauerbild von der übrigen Kirche sehr verschieden. Vom Sockel ist nur die oberste Schicht auf Sicht gearbeitet; die unteren Partien steckten wohl ursprünglich im Boden. Das Spitzbogenfenster zwischen St.-Anna-Kapelle und Sakristei ist später eingebrochen. – J sol G XXIX 1955, S. 293 ff.

HÄRKINGEN: *Wirtschaft zum Lamm.* Dank dem grossen Verständnis des Besitzers konnten Hausflur und Gaststube des aus dem Jahr 1630 stammenden, mit wertvollen Fenstersäulen geschmückten Gebäudes so restauriert werden, dass der ursprüngliche Zustand weitgehend wiederhergestellt wurde. Das alte Getäfer wurde abgelagert, der schadhafte Boden im Restaurant durch einen neuen aus Eichenriemen ersetzt. – J sol G XXIX 1955, S. 291.

OBERDORF: *Pfarrkirche.* Der Stukkateur Griessl überholte im Herbst und Winter 1955 einen grossen

Teil des Gipswerkes der Decke und der Wände. Die Stukkaturen, die 1676/77 von Michael Schmutzer, einem Hauptmeister der Wessobrunner Schule, geschaffen wurden, haften hier nicht wie in der Jesuitenkirche auf einem gemauerten Gewölbe, sondern sind auf einem Lattenrost mit Schilfrohr befestigt. Damit der prachtvolle Schmuck auch richtig zur Geltung komme, verlangte die eidgenössische Kommission den Abbruch der 1892 erstellten Empore und die Entfernung des Hochaltars. Die Kirche erhält überdies einen neuen Bodenbelag und eine neue Fensterverglasung. Sämtliche Bilder werden ausgebessert und aufgefrischt.

Bei Sondierungen im Innern und auf der Nordseite liessen sich Grundmauern eines vorromanischen Gotteshauses freilegen. Dieser Bau mass in der Länge 11 und in der Breite 4,8 Meter. Der Radius der Apsis betrug 2,2 Meter. Dass eine Vorhalle vorhanden war, ist sicher, hingegen liess sich die Ausdehnung nicht feststellen. Nach L. Birchler erhob sich das ursprünglich wohl dem Hl. Michael geweihte Gebäude auf einem heidnischen Friedhof. Die erste Vergrösserung bezog die Vorhalle ein und gab der Kirche östlich einen quadratischen Abschluss. Bei einer zweiten, vermutlich gotischen Vergrösserung wurde sie gegen Süden verbreitert. Der Kern des in der heutigen Form 1490 errichteten Turmes dürfte noch der zweiten Bauperiode angehören. Er besass ein nach drei Seiten offenes Erdgeschoss, ähnlich dem Turm der Stadtkirche von Thun. Eine unregelmässig verlaufende Friedhofmauer an der Nordseite der Kirche wurde im Hochmittelalter wahrscheinlich erhöht, um sie mit einem an die Kirche gelehnten Pultdach und einer innern Unterteilung zur Wohnung eines Eremiten umzugestalten. – J sol G XXIX 1955, S. 296.

SCHÖNENWERD: *Kreuzgang im Stiftsgebäude*. Das zur Restaurierung aufgestellte Bauprogramm um-

fasst in der Hauptsache folgende Arbeiten: neuer Verputz, neuer Bodenbelag in Harttonplatten unter Ausgleichung des grossen Gefälles, Entfernung unschöner Bauteile, Erstellung von Holzgittern bei den beiden Hauptzugängen, Abänderung des Dachausbaues beim Eingang zum Kirchgemeindesaal, Restaurierung des Deckengemäldes, Umgestaltung des Kreuzgartens und Erhaltung der Grabplatten. – J sol G XXIX 1955, S. 297.

SOLOTHURN: *Landbaus*. Im April 1955 brannte dieses ehrwürdige, ein Wahrzeichen Solothurns bildende Gebäude ab. Lediglich der westliche Teil des Erdgeschosses, in dem sich seit 1952 die Feuerspritzen befanden (!), blieb mehr oder weniger unversehrt. Die dort stehenden steinernen Säulen und die schöne Holzdecke werden erhalten bleiben. Eine Fundamentverstärkung vorausgesetzt, können auch die vier Aussenwände wieder Verwendung finden. Die Wiederherstellung ist beschlossen. Grundsätzlich darf am Äusseren des Baues nichts verändert werden. Die bisherige Fenstereinteilung und die alte Dachform werden beibehalten. – J sol G XXIX 1955, S. 288 ff.

KANTON TESSIN

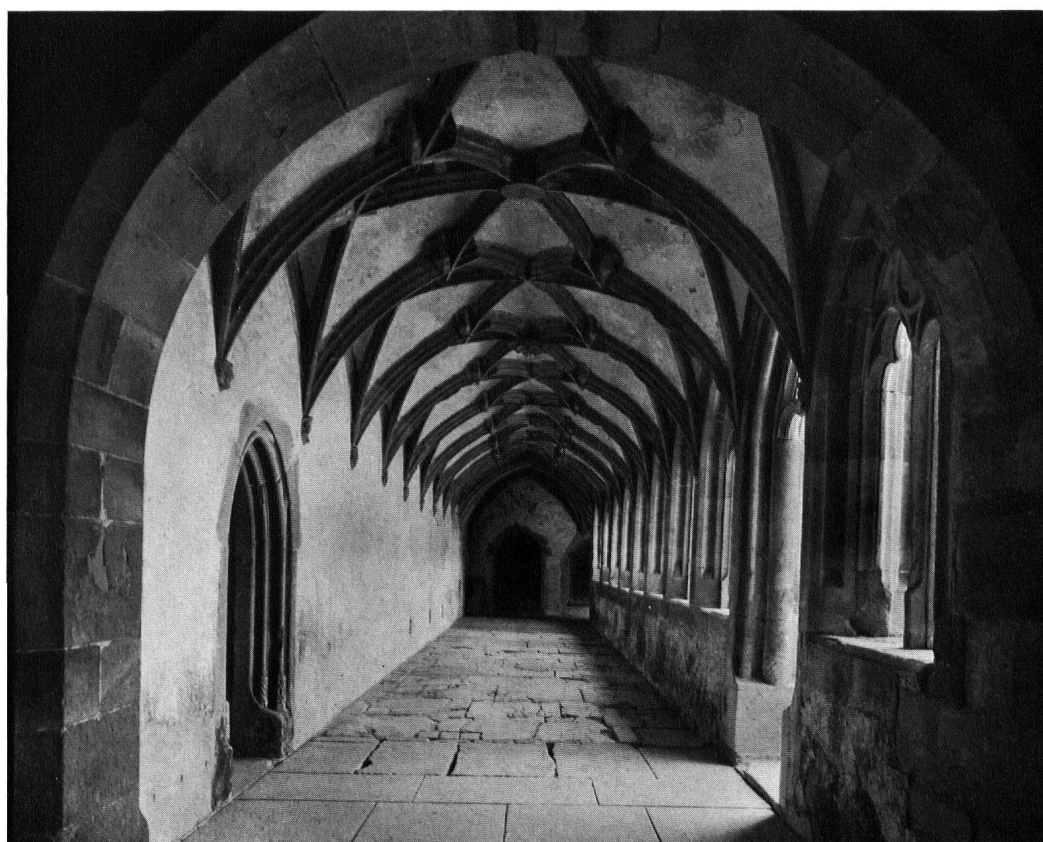
AROSIO: *Bernardo und Francesco da Lugano*. Bereits 1939 wies U. Donati in seiner Arbeit «Vagabondaggi», Salvioni editori, Bellinzona, darauf hin, dass die beiden Bildhauer und Stukkateure, von denen wir in Reggio Emilia, Italien, einige Arbeiten kennen, im Tessin beheimatet gewesen seien. In einer neuen Untersuchung probiert E. Barchi den Beweis zu erbringen, dass es sich bei diesen beiden Künstlern um Bernardo Barca und Francesco Cremona, beide aus Arosio im Malcantone, handle, welche in der zweiten Hälfte des 17. Jahrhunderts in der Emilia gearbeitet hätten. – Svizzera italiana, 120, Anno XVI, Okt. 1956, S. 42 f.

Buchbesprechung

ELLEN J. BEER: *Die Glasmalereien der Schweiz vom 12. bis zum Beginn des 14. Jahrhunderts*. Corpus Vitrearum Medii Aevi, Schweiz, Band I, 140 S., 147 Abb., 9 Farbtafeln (Birkhäuser Verlag, Basel 1956).

Der vorliegende erste Band des schweizerischen Corpus Vitrearum Medii Aevi, der zugleich der erste einer internationalen Reihe bildet, wird herausgegeben unter dem Patronat der Schweizerischen geisteswissenschaftlichen Gesellschaft und der Gesellschaft für Schweizerische Kunstgeschichte durch Prof. Hans R. Hahnloser. Unter seiner massgebenden Mitwirkung wurde 1949 die internationale Organisation des Corpus

Vitrearum Medii Aevi gegründet, die sich die ausführliche Beschreibung und Inventarisierung aller mittelalterlichen Glasmalerei zum Ziele setzt. An diesem grossartigen Unternehmen wird sich die Schweiz mit vier Bänden beteiligen. Auf die vorliegende Arbeit von Ellen J. Beer sollen weitere Werke folgen, den Glasmalereien in der Gedächtniskirche von Königsfelden gewidmet (E. Maurer), den Glasscheiben aus dem 14. und 15. Jahrhundert (Ellen J. Beer) und schliesslich dem Fensterschmuck des Berner Münsters (H. R. Hahnloser). In Frankreich, Deutschland und Österreich befinden sich gleichzeitig weitere Bände in Vorbereitung.



Stein am Rhein: Kloster St. Georgen, Kreuzgang, Südflügel gegen Westen.
Unten vor, oben nach der Restaurierung 1956

Photos: oben Müller, Gottlieben; unten Henn, Zürich

NACHRICHTEN



St-Ursanne, Collégiale: Sculptures préromanes
Photo A. Kuster, Porrentruy